



Dans l'intimité de Benjamin Sulte

Albert Tessier, P.D., M.S.R.C.

Number 21, 1956

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079989ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079989ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tessier, A. (1956). Dans l'intimité de Benjamin Sulte. *Les Cahiers des Dix*, (21), 159–179. <https://doi.org/10.7202/1079989ar>

Dans l'intimité de Benjamin Sulte

Par ALBERT TESSIER, P.D., M.S.R.C.

Un sujet que je vole à notre cher collègue Gérard Malchelosse. Mais je ne ferai que l'effleurer et il restera toujours au fils spirituel de notre historien le loisir de publier ses propres souvenirs sur celui qui l'honora de sa confiance et de son amitié. Le secrétaire perpétuel des Dix se doit de nous donner une étude fouillée sur l'homme qu'il vénère à bon droit.

J'ai sous les yeux un texte que notre collègue omettra probablement, mais que les Dix et leurs amis ont le droit de connaître. Dans une lettre écrite en 1919, Sulte parle ainsi du jeune et fervent ami de l'Histoire: « Sur le compte de Malchelosse, je n'ai que du bien à dire. C'est un intellectuel travailleur et un caractère aimable, doux, méthodique, précis. Il a le mérite de n'avoir pas été à l'école. Il s'est formé de lui-même et sans se tromper. Comme moi, il remercie le ciel de n'avoir pas fréquenté les collègues. A l'âge de vingt ans, lui et moi nous n'avions pas perdu une journée. Cela est de toute importance entre dix et vingt ans. Être formé à vingt ans c'est valoir trois hommes de trente ans. Ces cas sont excessivement rares. A vingt-trois ans, Malchelosse emploie des ressources multiples qui lui permettent d'agir avec de vieilles expériences. Ce qu'il a appris il le sait et il n'a appris que les choses nécessaires au développement de ses facultés personnelles. On ne l'a jamais mis dans un moule à cuillères, parce qu'il voulait prendre une autre forme. Il a dirigé ses études d'accord avec la nature de ses talents. Je l'ai compris et je me suis attaché à lui. Nous avons tous deux de l'audace, mais c'est raisonné, calculé, pesé, et, par conséquent, appliqué dans la mesure du possible. »

En tant qu'admirateur de Malchelosse, Sulte mérite une place dans le *Cahier des Dix*. Il y a droit pour bien d'autres raisons. D'abord parce qu'il a été lui-même l'animateur d'une Société des Dix à laquelle nous devons, pour une bonne part, notre existence. Au sujet des Dix d'Ottawa, je trouve cette note dans une lettre de Sulte: « Notre cercle des Dix veillera chez moi, ce soir. Je lirai des vers écrits en

1668 — et encore inédits — sur l'expédition de M. de Courcelles au pays des Iroquois. . . . Les Dix, c'est la crème de l'esprit d'Ottawa, du moins nous le croyons . . . Tous écrivains, ou savants, ou artistes, ou phénomènes de quelque genre. Jugez du groupe ! » (8 janvier 1888)

Il est juste et équitable, également, d'évoquer ici la personnalité d'un précurseur en recherches historiques et en amour des vieux papiers. Sulte a été un pionnier et son mérite est grand, car, en 1857, date où il a « mis hache en bois dans la forêt primitive de l'Histoire, » les sources étaient de consultation difficile et l'opinion publique peu éveillée. Il fallait du cran pour ne pas se décourager. L'année 1957 marque un centenaire que les Dix actuels ne doivent pas ignorer.

Enfin, j'ai des attaches qui me rendent Benjamin Sulte particulièrement cher. Je lui dois, ainsi qu'à Mistral, ma ferveur régionaliste; de ce cadeau, je lui garde reconnaissance et fidélité.

Mistral et Sulte avaient une ressemblance physique qui frappait mon imagination de collégien, vers 1912, et m'inclinait à leur attribuer une parenté spirituelle. Tous deux consacraient leur existence à révéler au monde leur petite patrie, l'un par la poésie, l'autre par l'histoire.

Dès ma versification, mes collections de notes et d'articles comprenaient beaucoup de textes trifluviens de Benjamin Sulte. En 1912, j'étais élève de rhétorique et, en citoyen fier de ses gloires locales, je me mis dans la tête d'écrire un essai sur une ancienne seigneuresse de La Pérade, la légendaire Madeleine de Verchères. Je fis part de ce projet ambitieux à Benjamin Sulte. A ma lettre pleine de révérences et de précautions oratoires, il répondit brutalement que tout avait été dit et redit au sujet de cette aventurière, de cette intrigante, de cette manœuvrière, etc... Il y a des milliers de femmes plus méritoires et plus intéressantes que Madeleine, ajoutait-il, cherchez une héroïne plus authentique. Le conseil était bon ! Il coupa mes élans juvéniles et me donna un commencement de sens critique.

Benjamin Sulte a espéré, toute sa vie, réussir à éveiller l'intérêt des Trifluviens pour leur histoire. Leur indifférence tenace l'a fait souffrir, mais n'a pas tué son amour pour son coin de terre. Il a eu des mots violents à leur endroit, fustigeant leur amour des cartes, du gin, de la fainéantise, et leur mépris pour les livres. Malgré tout, il continuait à parler des Trois-Rivières, à écrire des articles à la centaine, à publier des volumes, à faire des conférences. En 1917, on lui demanda son portrait pour la galerie de personnages trifluviens méritants. Cette

attention lui alla au cœur: « Aurait-on pensé à cela, mon portrait à l'hôtel-de-ville ! Tout ce que j'ai jamais désiré obtenir des Trifluviens c'était de me comprendre — et là-dessus je n'avais aucune certitude vu l'apathie de leur presse. ...Votre demande du portrait m'a causé autant de surprise que si le shah de Perse m'envoyait une bague ou un plumet. » Sulte exprima sa joie en vers, assez médiocres au demeurant:

*Je n'ai jamais quitté les Trois-Rivières
Car ma pensée habitait en ces lieux,
Même j'ai vu les époques premières
De son histoire et celles des aïeux.
(26-11-1887)*

Depuis, les concitoyens de Sulte ont réparé partiellement les ingratitude passées. Une plaque, apposée sur les murs de l'hôtel-de-ville, rappelle son souvenir aux générations actuelles; une rue porte son nom; le monument du parc Champlain, érigé en 1934, s'orne d'un médaillon de bronze à son effigie; enfin, le sculpteur Léo Arbour l'a campé dans une belle attitude pour la série des gloires trifluviennes de la salle des archives du Séminaire. Il y est en bonne compagnie avec Laviolette, le père Buteux, Marie Le Neuf, Pierre Boucher, La Vérendrye, etc...

* * *

Mes relations personnelles avec Sulte se limitent à la lettre écrite en 1912. Je serais donc bien mal placé pour évoquer sa mémoire, si les révérendes Mères Ursulines n'avaient mis à ma disposition un très volumineux dossier contenant les lettres adressées, de 1870 à 1923, à ses deux cousines: Mère Saint-Olivier (Flavie Gervais) et Mère Marguerite-Marie (Lassalle), toutes deux annalistes du monastère. Une étude de soixante pages, due à la plume de S.M. Jeanne-d'Arc, annaliste elle aussi, m'a beaucoup aidé dans le dépouillement de cette correspondance. Je lui en exprime ici ma vive gratitude.

Cette masse de lettres, adressées surtout à Mère Marguerite-Marie, fournit une matière surabondante. Il me faudra forcément résister au désir de tout citer ce qui pourrait nous révéler la personnalité attachante et complexe de notre personnage.

Je n'ai aucunement l'intention de porter un jugement sur l'œuvre historique de Sulte ni sur sa façon d'écrire. Benjamin Sulte n'a jamais

eu de prétentions littéraires: « J'écris pour dire ce que je veux dire; et si l'on me comprend, n'est-ce pas assez ? » Le vendredi saint, 21 avril 1916, il note: « Les méditations de l'heure présente ne sauraient être mondaines, mais ce qui est curieux, c'est qu'elles m'ont aidé, ce matin, à faire une pièce de vers en voyant reparaitre, dans le jardinet de mon voisin, décédé en décembre, les belles fleurs printanières qu'il aimait à cultiver. Le sentiment religieux a provoqué l'inspiration, quoique cela ne paraisse guère dans ces petites strophes tout ainsi fabriquées. C'est toujours ma manière: je rapporte mes réflexions à ce que j'ai sous les yeux et je n'écris que des choses vécues. Pas d'imagination, mais la photographie de l'existence. J'appelle cela de la vraie poésie, quoiqu'en disent les malins. En tout cas elle est vraie, si elle est gauchement exprimée. Je n'imité personne, je prends tout chez moi et tout pauvre que je me trouve sous ce rapport c'est mon être qui parle. La religion chrétienne est toute poésie; je ne puis en rendre l'expression que dans la mesure de mes moyens. Même chose pour ce qui regarde le patriotisme; mais je donne tout ce que j'ai. »

Ceux qui ont eu l'avantage de se former dans les collèges classiques et dans les universités seraient mal venus de juger de trop haut le style et l'œuvre de Benjamin Sulte. S'ils avaient dû quitter la petite école à dix ans, comme Sulte, pour gagner leur vie et celle de leur famille, ils auraient une vue plus exacte de la situation. Sulte savait tout juste lire, écrire et compter lorsqu'il abandonna les classes, à l'âge de dix ans, pour se lancer dans la vie. La mort de son père, en 1847, avait laissé sa famille dans la misère.

« Mon père avait commencé cette existence (cabotage en goélette) étant jeune, écrit Sulte en 1903. Il a gagné ainsi de l'argent qui le mettait à l'aise, mais tout passait en fêtes, car ces navigateurs étaient de joyeux compagnons, ne regardant pas à la dépense, tant qu'il y avait de l'argent. A sa mort, je pense que, les dettes réglées, il ne resta que deux ou trois emplacements dont ma mère tira le meilleur parti possible. Mais, c'était la misère. Lorsque, en 1852,⁽¹⁾ je touchai \$3.00 par mois, il était temps ! Nous n'avions plus rien. Heureusement que mon salaire augmenta vite et j'eus de petites industries pour le grossir encore. »

Le bambin fut tour à tour livreur et commis dans un magasin général, puis dans une épicerie. Comme il était travailleur, studieux

⁽¹⁾ Benjamin Sulte est né le 17 septembre 1841.

et intelligent, il acquit par lui-même une formation qui lui permit d'occuper le poste de teneur de livres chez G.-A. Gouin, un gros entrepreneur de coupes forestières. Il travailla plus tard, comme commissaire, sur un bateau faisant le service Québec-Montréal; lors de la construction du chemin de fer Trois-Rivières-Arthabaska il ouvrit un magasin à son compte, mais revint bientôt à son poste de comptable chez G.-A. Gouin.

Ces activités prosaïques ne l'avaient pas empêché de se cultiver. Tous ses moments libres passaient en lectures. La publication de quelques poèmes lui valut une certaine popularité. Les « intellectuels » trifluviens le maintinrent quatre ans (1861-1865) au fauteuil présidentiel du *Cercle littéraire*. On voyait déjà en lui un futur « politicien » ou un rédacteur de journal.

Il ne sera ni l'un ni l'autre. Sulte aimait l'aventure. La carrière militaire l'attira. Il s'enrôla dans une compagnie d'infanterie et, en 1865-1866, il participa à la campagne contre les Fénians.

« Cette entrée dans la milice a été le point tournant de ma vie, écrit-il le 20 mars 1915. Toute ma jeunesse aboutit à 1865. (Il a alors 24 ans). Depuis cinquante ans, c'est une autre existence, comme de passer dans une planète jusqu'alors inconnue. Qui m'eut dit, en 1860 par exemple, que je ferais une longue carrière dans le militaire ? Il n'existait ni loi de milice, ni formation armée dans le pays. Le jour où, tous ensemble, nous avons abordé cet état nouveau qu'il s'agissait de créer, je me suis senti dans mon élément pour la première fois, et je suis le seul de mes 550 compagnons des Trois-Rivières qui en ait tiré profit. »

Dans une lettre datée du 16 juin 1914, Sulte évoquera ces temps lointains avec émotion et sérénité: « Ce fut pour moi une grande crise que l'année 1864, et Dieu avait décidé que j'étais à la veille d'arriver au point tournant de mon existence. C'est au printemps de 1865 que tout a changé pour moi. Que de tourments j'ai eus à cette époque ! Au moment où je disais adieu à Monique, je faisais paraître dans *La Revue Canadienne* cinq ou six pièces de vers qui ont paru de mois en mois et qui m'ont tout à coup mis le pied dans l'étrier. Comment aurait-on pu croire que je sortirais de la misère par un semblable moyen !... J'étais neuf dans la vie et plutôt enclin à enlever le morceau qu'à me résigner, mais tout vient avec l'expérience et quand on veut se retourner, revoir ou repasser en revue une longue suite d'épreuves,

on se trouve bien différent de la jeunesse qui se plonge dans l'inconnu de l'avenir. Cette chose mystérieuse, l'avenir, c'est maintenant le passé; on en a pénétré les secrets et on tire ou des consolations ou du désespoir. Dieu merci, je n'en conclus rien de mal pour ma part. »

Les coups durs avaient trempé Sulte et, lorsqu'il rappelait les heures noires, il ne manifestait aucune amertume. En 1916, il console sa correspondante: « C'est la vie et peut-être n'a-t-elle de valeur que par ses contrastes. Sortir d'une transe de joie pour entrer dans une transe de douleur...

*On entre, on crie
Et c'est la vie.
On crie, on sort
Et c'est la mort.*

« C'est à peine si les bons moments sont aussi peu espacés que les Pater du chapelet. L'entassement de mes chagrins représente une nuit sombre, percée de trous de lumière, ça et là. N'importe ! J'ai assez d'énergie pour regarder d'un œil ferme les ombres et les rayons. Puisque ma double part est ainsi faite, je m'en contente. A dix ans, c'était chose réglée. Rien ne m'a surpris, rien ne m'a changé. Je resterai de même. La vie commencée dans l'infortune brave l'infortune et nargue la fortune. »

La même année (1916), il donne sa recette de bonheur: « Vous savez que je suis optimiste, ne voulant jamais voir le mauvais côté des choses. Eh bien ! les choses s'arrangent d'elles-mêmes pour me plaire et, parfois, dépasser mes calculs les plus ambitieux. Et puis, mon ambition, elle n'est pas si grande que chez d'autres optimistes. Alors la Providence n'est guère en peine pour me contenter. Ayant toujours vécu dans la mesure de mes moyens, tout ce qui excède ce chiffre est pour moi de l'imprévu et de l'abondance. Avec ce système, on est satisfait. C'est la bonne vie. »

En 1866, au retour des campagnes de Niagara et de Missisquoi, Sulte est demandé à Ottawa pour remplacer l'honorable Elzéar Gérin à la rédaction du journal *Le Canada*. Le Trifluvien modeste ne se sent pas du tout dépaysé dans la capitale. Il ne souffre d'aucun complexe d'infériorité. Dès son arrivée, il est élu secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste et on lui fait bon accueil partout. Sa bonne humeur, son sens de l'humour, son esprit batailleur en font le boute-en-train des

réunions d'intellectuels. En 1867, il entre comme traducteur aux Communes. Trois ans plus tard, il passe au Département de la Milice, où il restera jusqu'à sa retraite, en 1903.

Sulte ne pouvait pas être un fonctionnaire comme les autres. Au lieu de s'installer commodément dans la routine d'un bureau, il continua d'étudier, de travailler, d'entretenir des relations avec les historiens et les sociétés littéraires des États-Unis et de l'Europe. En plus de la correspondance officielle du bureau, — 300 lettres par jour qu'il dictait à sept secrétaires — Sulte trouvait moyen d'écrire des centaines de lettres personnelles, de rédiger des articles sur les sujets les plus divers, de donner des conférences, de fournir des renseignements aux chercheurs, etc.

Le 28 décembre 1889: « Aujourd'hui et demain, ce soir et demain soir, je ne m'occupe que de ma correspondance particulière. Me voilà en face de 140 ou 150 lettres non répondues — et je veux les mettre toutes en règle avant le jour de l'an. » Dans la même lettre: « J'ai envoyé en France une tartine colossale, pour répondre à cinq gros casques qui nous donnent pour ancêtres un tas de vauriens et de pas grand'choses. S'ils me publient, je vous en rafraîchirai la constitution, comme le dit Lusignan. »

Dans une autre lettre de la même époque: « Mon article sur Napoléon paraîtra demain ou samedi. « Ca me dit » qu'il sera prisé parce que je suis le seul « Canadois » qui ait lu les trente-deux gros volumes de l'empereur, et le seul qui les possède. J'y ai puisé une bonne partie de mon talent d'administration, surtout cette faculté de se charger de besogne sans en être surchargé ».

Le 18 mars 1890, c'est au tour de la musique: « Je prépare une conférence pour la grandissime soirée de nos chanteurs et de nos musiciens, le 10 avril. Sujet: « La musique de notre temps ». Je n'écrirai rien; je parlerai à feu roulant, de manière à mettre 4,000 mots en 20 minutes... Je ressuscite Mozart, Gluck et Méhul, et je leur montre ce que nous avons en fait de musique. »

Mais l'histoire canadienne, surtout celle de la région trifluvienne, reste son sujet de prédilection: « Classifier des notes historiques, les indexer, les contrôler, est un amusement... sec. Mais l'objet que vous m'avez mis devant les yeux donne de l'attrait à cette besogne. Je me demande, à chaque papier que je lève, si je ne pourrais pas le rattacher à votre ouvrage. Ma pensée a un point d'appui fixe. C'est un poteau

autour duquel je rôde, au bout de ma corde. C'est un centre d'attraction qui me fait oublier le reste du monde. J'y mets de la passion, de la fougue, du brio, du feu, de la volonté, de l'orgueil, du plaisir quoi ! Ah ! n'allez pas croire que je me sacrifie ! Non, je me contente, comme une mouche qui est tombée dans le sucrier. » (29 janvier 1889)

A la même époque: « Dans le moment, j'alimente six ou sept journaux, en plus de différentes revues, afin d'avoir vidé mes cartons vers l'année 1891, date où j'aurai cinquante ans, car il faut en finir une fois. » Cette fois devait venir beaucoup plus tard ! Sulte resta en pleine activité jusqu'à sa mort, en 1923.

« Je rédige ordinairement trente articles à la fois, pour aller plus vite. Ceci paraît paradoxal: c'est la pure vérité. Brasser mes notes et paperasses pour trente articles ou pour un seul, ce n'est pas plus long... » (8 janvier 1888).

Cette activité débordante n'empêchait pas Sulte d'être un excellent fonctionnaire. En 1889, il obtint une promotion: « Ma position officielle, qui a donné lieu à tant de commentaires et de tracas depuis 1880, semble définitivement réglée. ...Il y a vingt-deux ans je commençais au bas de l'échelle... Cette fois mon salaire est celui de *Chief Clerk*. Ma situation actuelle me donnera une pension de retraite de \$1,600.00 en 1906; un peu moins, si je deviens invalide d'ici cette date. Mon ministre avait exprimé des craintes à mon sujet; c'est-à-dire que placer en tête de tous les bureaux du département un Canadien-français c'était enlever aux Anglais la direction de cette correspondance en cette langue. Cette correspondance, je l'ai presque constamment dirigée depuis 1876, mais sans en avoir le titre; on pouvait se permettre des doutes... Il y a eu examen de tous les Anglais du service qui désiraient se qualifier pour la promotion. J'y suis allé, et je suis sorti *bon premier sur 80 concurrents* ! Ma p'tite cousine, soyez fière de votre p'tit cousin. Mais ça été un vrai scandale: toute la ville en a parlé ! Mon ministre me dit qu'il n'a eu qu'à prononcer mon nom au Conseil d'État pour me faire nommer. »

Sulte avait surtout acquis sa culture par son labeur personnel, ses études, ses lectures. Il y ajoutait la compagnie enrichissante des lettrés de son époque, qui l'accueillaient avec joie et cordialité. Il était un compagnon captivant, pétillant d'esprit, un peu frondeur, érudit, cultivé, parlant d'abondance sur tous les sujets.

En 1916, — il a alors soixante-quinze ans — il rend témoignage

des acquisitions précieuses que lui valurent ses contacts avec l'élite: « La lettre de Baby ! relique précieuse, relique d'un brave homme, mon intime depuis 1865 jusqu'à sa mort. En avons-nous passé de ces bonnes heures ensemble. Dans ma vieillesse, je me fais gloire d'avoir eu des amis, là ! des amis solides et de conditions exceptionnelles. C'est le côté de ma vie qui me flatte le plus. Mes souvenirs agréables sont avec ces morts chéris plus qu'avec mes succès, en un autre genre. Ces hommes, tous plus âgés que moi, m'ont donné leur âge tout le temps. Laverdière, Chauveau, Verreau, Baby, LeMoine, Kirby, les deux Casgrain, Desbarats, Taché, Bellefeuille, Girouard, Doutre, Gérin-Lajoie, pour ne mentionner que ceux-là, me traitaient en camarade; tous ouvriers de la plume, tous « des puits de sciences » qui m'ont formé au milieu d'eux au cours d'une longue fréquentation. Je leur dois de la reconnaissance avant tous les autres. Si vous me dites, par exemple, que Cartier m'a protégé, songez que son opinion de moi s'était formée en voyant mon entourage. Ce sont les hommes de lettres qui m'ont mis au monde, et j'en garde le souvenir attendri. » (18 juillet 1916).

Sulte avait appris, à la dure école de la vie, que les succès se conquièrent de haute lutte. Ce n'est pas le talent qui compte le plus, pas même le génie; seul le travail conduit aux sommets. Il exprime en vers sa pensée à ce sujet:

*Le talent est comme un métal
Dont la valeur tient du mystère
Mais le travail le rend égal
A l'or pur qu'un mineur déterre.
Le génie est peu, sans le travail,
Bah ! le travail, qui donc y pense ?
On s'en fait un épouvantail.
Lui seul, pourtant, nous récompense.
Le travail crée et soutient tout.
Le talent n'est rien par lui-même.
Le travail nous mène partout;
C'est lui qui brille au rang suprême...*

La seule noblesse dont on ait le droit de se vanter, disait Mgr Courchesne, c'est le travail ! Sulte met une véritable allégresse à parler de ses multiples besognes. « ...comme j'ai l'avantage de ne jamais

éprouver de fatigue, je travaille sans cesse, et je me rafraîchis en changeant de besogne. Le jour, la milice; le soir, nos archives historiques. ...Ma femme est parfaitement convaincue que: 1° je suis un mécanisme inusable, soit le mouvement perpétuel; 2° que le bon Dieu a oublié de me donner une maladie; 3° que je ne mourrai qu'après avoir noirci tout le papier qui existe au monde, ce qui va loin; 4° que si la mort arrive, je la recevrai en riant. Moi aussi, je pense de même. » (5 juillet 1886).

En 1914: « Je fais trente-six choses à la fois. Le principal, c'est que je ne m'ennuie pas, et ma foi ! de cela, je suis incapable. Je ne saurais comment m'y prendre. Ce qui fait que je suis tout ébahi lorsque l'un des retraités (comme moi) du service civil me rencontre et m'adresse son lamentable: « Que c'est ennuyant, » car ils n'ont plus que cela sur la langue. Ah ! que je suis donc content de n'être pas comme les autres ! »

Le 18 juillet 1916: « Depuis 1860, la liste de mes articles imprimés donne 3,500. Et voilà que Malchelosse vient d'en trouver soixante autres que j'avais perdus et dont je ne me souvenais plus. Une vraie averse d'articles ! Par dessus cette exubérance, le sucre nous arrive, et cela donne du goût, de la saveur, du ton à mes 3,560 articles, car c'est un peu fastidieux des articles. »

Malchelosse lui avait soumis, avec précautions oratoires, des documents: « Vous pensez que les manuscrits de La Prairie me surchargent ! Que non ! Je défie qui que ce soit de m'encombrer. Ne vous mettez pas sur ce pied, allez-y toujours. Je ferai tout, et plus encore; tout ce que l'on placera devant moi sera enlevé

*Tambour battant
Et vivement. »*

En 1904, commentant la publication d'une biographie écrite par sa cousine, Sulte plaide en faveur des monographies: « Les anciens ont trop méconnu l'importance des monographies, c'est pourquoi leurs grands ouvrages sont si maigres de renseignements sur tout ce qui n'entre pas en première ligne dans les annales d'un peuple.

« Sur cette terre nouvelle du Canada, on peut édifier une vaste histoire dont les racines et les branches sont notre chair, nos os, notre sang même. La famille canadienne compose une forêt dont chaque arbre parle au cœur et à l'esprit. Voilà trente ans et plus que je prêche



BENJAMIN SULTE



BENJAMIN SULTE ET QUELQUES AMIS

De gauche à droite: ^{Alfred}~~François-Xavier~~ Garneau, Alfred Decelles,
Benjamin Sulte et Faucher de Saint-Maurice.

CORRIGENDA

Au lieu de François-Xavier Garneau,
lire Alfred Garneau, etc.

dans mes écrits la préparation des histoires des paroisses et des familles. Ce travail servira aux grandes constructions de l'avenir. Les matériaux sont abondants. Une fois mis au jour, on fera des palais en l'honneur de la race des *habitants*. »

Sulte se sent vieillir. D'autres générations poussent, qui seront plus favorisées que lui. Il les envie un peu: « Je viens de passer quelques jours dans les archives. Quelle richesse ! On songe, encore une fois, à les classer, les mettre en bibliothèque, les indexer... Est-ce sérieux ?

« J'en suis à dire que toute notre histoire est à recommencer, car nos pauvres historiens n'avaient que des bribes de renseignements devant eux, comparés à l'amas de pièces officielles dont nous avons connaissance aujourd'hui.... Si je prenais plaisir à retourner vers l'époque de la jeunesse pour reprendre vie, ce serait afin d'exploiter cette mine de documents précieux. ...L'avenir ! l'avenir ! Les jeunes seront heureux de dévoiler ces mystères. J'aurai du moins la consolation d'avoir entrevu la terre promise. »

En 1914, Sulte, toujours en pleine forme, se dépense en travaux et en conférences. Il y met sa ferveur coutumière: « Je prononce des discours en français et en anglais. La mode des séances littéraires est revenue et il y en a partout. Elles sont très belles et très suivies. Les gens cherchent à s'instruire encore une fois. C'est ma jeunesse qui recommence. Je l'ai vu finir au moins trois fois de cette façon, et revenir chaque fois pleine de vigueur. Mais, voyez, je suis seul du vieux temps. Oui, dans cet ordre de choses, j'ai usé trois générations, comme on use des habits; trois renaissances littéraires, séparées les unes des autres par des intervalles de froide ignorance, chez les Anglais comme chez les Canadiens.

« Et l'on dit que la vie est courte ! Pas la mienne, en tout cas. Courage ! continuons notre belle œuvre. Nous fortifierons ainsi le patriotisme qui ne peut vivre sans la nourriture de l'histoire. » (22 janvier 1914).

Avec quelle joie il chante la beauté des existences bien remplies: « Et moi, je vis toujours. Je suis un tourbillon, un pivot mobile, un mouvement perpétuel. Je n'existe ni dans mon passé, ni dans l'avenir, mais dans le présent, et cette heure fugitive absorbe tout mon être. Je tâche de m'user sans y parvenir. La source de mes forces est aussi inconnue que l'étaient celles du Nil, il y a cent ans. J'espère que voilà une vantardise qui prouve que les Canadiens sont des Gascons. » (10 mars 1914).

Il s'amuse de voir l'intérêt qu'on lui porte chez les siens: « Savez-vous bien que me voilà dans la gloire ? Non seulement ma ville natale me ramène à elle, après plus de cinquante ans d'absence, et me classe avec Monsieur J.-E. Turcotte, mais on m'offre un dîner à Montréal, pour voir mes beaux yeux et me faire parler, sans doute. Je deviens l'*éléphant blanc* d'une nouvelle religion, celle qui s'occupe de notre histoire. » (13 décembre 1917).

Quatre ans plus tard, le 22 septembre 1921, Sulte, maintenant octogénaire, commente avec attendrissement l'accueil que Montréal lui a fait: « Je viens de lire onze articles sur mon compte, dans les journaux français et anglais de Montréal, et si vous croyez que je n'ai pas la tête à l'envers, détrompez-vous; je suis en état de délire ... Il paraîtrait que mes discours ont touché la fibre des journalistes et des membres des sociétés historiques. ... Je reste faible, mais en état d'agir quand c'est nécessaire. De plus, à Montréal, on m'a traité comme un enfant au berceau. »

On pourrait, à distance, imaginer un Sulte à l'allure imposante, pompeuse et solennelle. Il n'en était rien, du moins dans l'intimité. L'intéressé lui-même ne tenait pas à être jugé tel; en 1889, il prévient sa cousine: « Si vous avez la fantaisie de conserver quelques-unes de mes lettres en vue d'ahurir la postérité, ce n'est pas moi qui vous blâmerai, car il s'en va grand temps que la dite postérité soit mise en mesure de ne pas se fourrer le doigt dans l'œil à notre sujet.

« La postérité a toujours eu la déplorable habitude de regarder le passé à travers des verres grossissants. Les Trifluviens de 1950, par exemple, s'imagineront voir en moi la mesure, la réserve, l'air sérieux, la mine imposante. ...Détrompez-les ! Rendons-leur le service de pouvoir nous comprendre mieux que les idéalisateurs d'aujourd'hui comprennent les conseillers municipaux du siècle dernier. Je ne veux vivre dans la postérité qu'en tant que type réel, non pas imaginé ! »

Les traits les plus marquants que nous révèlent les lettres de Sulte sont sa sensibilité, son amour de la nature, son sens du foyer. Afin de ne pas surcharger mon article, je me contente de citer les passages les plus typiques. Le lecteur en tirera lui-même les commentaires et les conclusions qu'il voudra.

« Château-Bonheur (sa maison) est un petit paradis. Pas moins que cela ! On ne cesse de m'en faire le compliment. C'est commode.

C'est aisé. C'est bon. C'est chez soi. C'est éclairé. C'est propre. C'est riant. C'est ouvert ou fermé à volonté. » (3 septembre 1888).

* * *

« Nous avons une température divine. Il me pousse des ailes. « Température à se mettre nu-pieds, nu-tête, et à chanter son bonheur aux échos d'alentour. » (5 mars 1889).

« Nos tulipes en fleurs dans le parterre ! Mais déjà les crocus sont passés ! Depuis le 4 avril, les pensées nous regardent dans un coin du jardin, avec de grands yeux pleins de questions sur l'avance de la température. Les lilas sont presque fleuris. Que c'est beau, le printemps ! » (9 mai 1910).

* * *

« Nous avons un faux printemps qui est de toute beauté... Un peu plus et j'éclaterais en vers. Vous voyez le danger. L'équinoxe calmera mon enthousiasme. J'y compte. Autrement l'éruption des rimes est certaine. Cela me tient comme la plume aux poussins. Et dire qu'il y a des gens qui s'amuse en prose ! C'est de la belle poésie que ce torrent d'eau, ce cloaque enchanteur, ce soleil qui brûle, ces trottoirs qui renaissent, ce souffle divin du printemps. » (17 mars 1914).

* * *

« Nous avons de la neige à pleine clôture, de la belle neige venue du ciel et qui ne doit rien à personne. Le ciel est d'un bleu d'Italie... mais la fournaise est rouge de braise et les gens qui passent dans la rue ont le collet relevé. Cela me procure de douces émotions. La poésie du chez soi, du confort, un sentiment d'égoïsme fort curieux à analyser, voilà le bout de vie qui passe en ce moment. » (1er mars 1916).

* * *

« Il fait beau à manger l'air ! Demain, tout sera sec. » (4 mars 1916)

* * *

« Partout des tulipes fleuries, par carrés, par lisières, par cercles, par triangles, non seulement chez nous, mais la ville en est remplie

et ces belles couleurs sont la poésie du moment. Voilà dix, vingt, cinquante pruniers en fleurs ! Sur le terrain du musée, les églantiers sont fleuris. Il y a aussi plusieurs autres floraisons hâtives dans les parcs et les jardins. C'est beau ! Dites cela à Sœur Sainte-Scholastique (Lajoie) en la saluant pour Émilie et pour moi. Dites-lui que nous avons un jardin de la dimension de celui que maman cultivait, dans l'ancien temps. Nous comptons en faire un petit royaume de fleurs. » (15 mai 1916).

* * *

« Les nuages ont recommencé leurs aspersiones et les fougères se délectent, tandis que les pâquerettes ont pris le rhume à force d'avoir les pieds humides. Les branches des arbres, alourdies, s'inclinent en saules pleureurs. Drôle de façon de fêter le printemps. Les oiseaux ne sont plus que des poules mouillées. Mais la ciboulette pousse ! » (9 juin 1916).

* * *

« Jardin superbe ! Je m'y chauffe au soleil, m'y rafraîchis à l'ombre, travaille les plantes, arrose partout, contemple mille beautés, rêve à des perfectionnements, et tâche d'allonger les jours en restant tard sur un banc rustique placé pour tout voir de ce domaine grand comme la main, mais pas banal. Je vous le dis en musique. Où peut-on être mieux qu'au fond de son jardin ! Mais, comme dit l'abbé Élie Auclair en me tirant l'oreille: « Écris, écris, écris encore, écris toujours, écris, vivant que tu es. » (18 juillet 1918).

* * *

Sensible et enthousiaste, Sulte savait encaisser les coups du sort. La vie ne l'avait pas ménagé. Elle n'avait jamais réussi à tuer son ardeur. Le 12 juin 1912, il répond à sa correspondante qui l'avait réconforté: « N'allez pas me dire d'avoir du courage. J'en ai en abondance, Dieu merci ! Autrement, il y a longtemps que je serais allé rejoindre mes vieux amis. Et la gaieté est compagne du courage; soyez sans crainte, je ne l'ai pas perdue en parcourant mon chemin épineux. Elle se manifestera de nouveau. Pour le moment, je suis sorti de l'abîme des chagrins. Ma nature a repris le dessus. Cette lutte terrible de toute ma vie — toute ma longue vie — sans protestation,

à travers les misères humaines, les jalousies, les mécomptes et les épreuves de toutes sortes ne m'a pas épuisé; je me relève après chaque coup, aussi fort qu'auparavant. » Un peu plus tard, il s'épanche de nouveau: « La proportion des chagrins nous paraît d'abord trop grande. Plus tard, on découvre que notre courage était au-dessus de nos maux et l'on se tranquillise. La balance, dans mon cas, est du bon côté. Je ne me savais pas si fort à l'époque des débuts. Tout cela, c'est la Providence. Il ne reste qu'à bien finir. J'en connais la recette et je saurai l'employer. » (16 juin 1914).

Tout au long de la substantielle correspondance que j'ai parcourue, j'ai été frappé du rappel insistant des sentiments religieux sous la plume de Sulte. On dira peut-être qu'il voulait se montrer agréable à sa cousine religieuse. Ceci ne ressemblerait aucunement à notre personnage. Comme Cyrano, il était plutôt enclin à la taquinerie, feignant de vouloir scandaliser en riant.

Au début d'un échange de lettres qui devait durer trente-sept ans, il affirmait sa confiance en la prière: « Oui, mes révérendes Mères, nous acceptons vos prières. C'est la seule monnaie qui dure. On peut l'accumuler et en former une grosse somme. J'espère en être riche au jour suprême de la reddition des comptes de la vie. » (31 décembre 1886).

Sa foi en la sagesse divine lui donnait le sens vrai des épreuves: « Remercions Dieu de ce qui m'arrive. Que de douleurs et de chagrins il y a sur cette terre... Ah ! si tout le monde avait du courage, il n'y aurait pas tant de malheur. Cette force que Dieu m'a donnée à moi, pauvre abandonné, c'était mieux que de la richesse... et pourtant m'a-t-on assez regardé comme un déshérité du sort ! Les hommes sont aveugles. J'étais plus riche qu'eux, de naissance. » (14 février 1903).

La persévérance n'est pas une vertu facile. Sulte remercie sa cousine de l'aider par ses prières: « Je suppose que saint Joseph, d'accord avec les autres puissances que vous avez invoquées à mon bénéfice, va prendre intérêt à nos travaux. Cette assistance est la seule qui compte, car ici-bas le support est mince et je ne pense pas que sans le secours du ciel on puisse avoir le courage, le goût, la persévérance nécessaires à l'accomplissement de la rude tâche que nous poursuivons depuis tant d'années. » (17 mars 1914).

Un peu plus tard, mêmes réflexions confiantes et résignées: « Vous dites que vous priez pour nous. Elles ne sont pas de trop ces

prières, je vous l'assure. C'est affaire du ciel; le cas est grave. Ma petite demeure est grande aujourd'hui. J'ai tant souffert autrefois que je résiste à tous les assauts. De quel courage la Providence m'a doué ! Quel est le chagrin qui peut m'abattre ? En 1865, j'écrivais : « mon secret, c'est prier, travailler, me soumettre et bénir; c'est encore la source de ma force morale. » (1er novembre 1917).

Lors de son soixante-dix-huitième anniversaire; « J'y suis, dans ma 78^e année. J'y suis de tout cœur, avec le même courage que j'avais le 18 septembre 1859... et avec plus de reconnaissance pour la bonté divine qui, lors de ma 18^e année, ne s'était pas encore manifestée par trop. Aujourd'hui, j'ai la gratitude des faveurs reçues et je sais le comprendre. ...je tiens la fenêtre de mon âme ouverte sur un vaste horizon. Le ciel et la terre sont à moi parce que j'en prends toute la part qui peut m'en revenir. Priez que je termine ma carrière et mes œuvres aussi bien que le passé et le présent me le font entrevoir. » (18 septembre 1919).

A la veille de ses quatre-vingts ans, le 16 septembre 1920, Sulte, toujours en pleine forme, reprend son thème favori: « Puisqu'il faut se laisser vieillir en prenant la chose avec de la belle humeur, vous pouvez être certaine que j'y mets la gaieté de mes anciens vingt ans, car j'ai plus sujet, à 80 ans, d'être content de la vie qu'à 60 ou 70 ans. Je termine ma course aussi aisément qu'on peut le désirer quand on ne demande pas trop. Pour tout le monde — généralement — la fin est pénible, souvent misérable, accompagnée de regrets, de tristes souvenirs. Ma nature exceptionnelle permet de ne rien regretter et de ne tenir aucun compte des chagrins d'autrefois.

« Et je ne dis pas que les misères me seront épargnées pour l'avenir; je me résigne à l'avance. Je suis blindé contre toutes les infortunes qui pourraient m'arriver, ayant souffert des maux dont je me suis rendu maître avec le même courage qui m'anime aujourd'hui et qui, j'en suis convaincu, ne faiblira jamais avec l'aide de la Providence qui m'a toujours soutenu jusqu'à ce jour.

« Ma tranquillité actuelle est faite d'expérience et de volonté, une volonté de fer, ma cuirasse, mon arme, ma forteresse, ma loi, mon tout, en comptant toujours sur le bon Dieu. J'étais ainsi en 1850, je n'ai ni varié, ni fléchi, sur cet article. Jamais je n'ai été en peine, mais j'ai souffert, oui, beaucoup souffert, vous le savez, chère cousine, vous à qui j'ai souvent ouvert mon âme pour en recevoir des paroles de sympathie et de consolation.

« Chaque semaine, je puis dire, survient la disparition d'une personne de ma très ancienne connaissance. Ainsi s'en vont les feuilles de la forêt humaine. Ce n'est pas une grosse affaire qu'une feuille. En vieillissant je ramène mes calculs à presque rien: un grain de sable, une poussière. ...Visiblement, notre première vertu devrait être l'humilité. Il n'y a pas de quoi se vanter d'avoir vécu. Quand nous saurons pourquoi, j'accepterai l'explication. Je pressens que le bon Dieu va me la donner bientôt. »

Quelques semaines plus tard, en décembre 1920, reprise des mêmes considérations: « ...la vie est une terrible corvée et, si je n'étais bâti de fer, il y a si longtemps que j'aurais succombé sous le poids. Au dehors, j'ai eu bien des misères que j'ai secouées en riant, et mes succès justifient cette attitude, mais à l'intérieur, quel contraste ! Personne n'a jamais su par quelles souffrances morales j'ai dû passer... N'importe ! Le bon Dieu sait tout, Lui. »

Jusqu'à la fin, Sulte se raidira, réagira, travaillera. Ses dernières collaborations profitèrent à la Commission des Sites et des Monuments historiques, dont il était officiellement l'aviseur depuis 1919. Le 4 août 1922, il ouvre sa lettre par un calembour: « Nous sommes au 4 août, mais moi, je ne suis pas sur *quatre roues*, il s'en faut. Peu de souffrance. Faiblesse très grande et tenace. Toujours couché, même sur le balcon, dans les arbres et les fleurs. Vous priez pour moi. Toute la communauté en fait autant et notre maisonnée aussi, de même que les Pères Capucins. Cela prolonge ma vie. Ah ! je suis prêt à partir, malgré tout. Je m'en rapporte à la décision d'en haut. »

« On m'a apporté les papiers du bureau. Ça roule... à la surprise de tout le monde. Je fais de l'histoire: les forges Saint-Maurice; bataille des Trois-Rivières, 1776; massacre de la Banlieue, 1652; fort Crevier, à Saint-François du Lac; Sorel, Repentigny, Lachenaie, Coulée Groulx, Longueuil, La Prairie, Chambly, Ile Sainte-Thérèse, Lacolle, Les Cèdres, bataille du Lac des Deux-Montagnes, fort Senneville, fort Gentilly (près Pointe-Claire), fort Rolland, fort Rémy, fort Verdun, Hochelega... autant de dossiers complétés, approuvés et transportés à l'exécutif pour l'exécution des monuments. J'achève ma grande tâche. Je puis mourir tranquille. » (4 août 1922).

La fin approchait. Au cours du carême 1923, le vieillard avertit sa cousine qu'il « décline lentement. Ce matin, j'ai fait mes Pâques dans mon lit. L'Église est en face de notre maison. Les Capucins m'aiment et je le leur rends bien. Je les vois tous les jours. »

Sulte avait débuté dans la carrière par des poèmes. Il couronna sa vie comme il l'avait commencée, par des vers. Son chant d'adieu, intitulé *Départ*, fut dicté, par l'agonisant, au fidèle Gérard Malchelosse:

*Je suis bien content de mourir;
Adieu, les plaisirs de la vie.
Je vais changer, non pas périr;
C'est le chemin qui seul dévie.*

*Qu'importe, si c'est un tourment,
J'ignore où conduira la route;
Le passé n'a rien d'étonnant.
L'avenir n'admet pas de doute.*

*Tout surviendra tel que prescrit.
Ma boussole est la confiance.
Ni peur, ni froid, ni pleur, ni cri:
J'ai pour garant ma conscience.*

*Ma montre a servi soixante ans,
Ou, par saisons, deux cent quarante;
Toujours d'accord avec le temps,
La minute et l'heure courante.*

*La voilà qui ne marque plus;
La force épuisée, on s'arrête.
Je revois les ans révolus;
S'il faut partir, mon âme est prête.*

J'aurais pu truffier cet article d'observations personnelles. J'ai résisté souvent à la tentation d'exprimer mes sentiments sur un homme qui m'est apparu fort sympathique. Il a semblé plus utile de citer abondamment et de laisser au lecteur le soin de faire lui-même ses propres découvertes. Je termine par des vers adressés à Mère Marguerite-Marie en janvier 1914. Ils peignent bien l'homme, qui sollicite un souvenir amical comme suprême récompense:

*Dans la cage, ainsi que l'oiseau,
J'attends que l'on m'ouvre la porte,
Ou, comme le poisson dans l'eau,
J'attends que le pêcheur m'en sorte.*

*Après cela, mes bons amis,
Bien fin qui trouvera ma trace.
Mais je serai dans vos esprits:
Le souvenir prendra ma place.*

*Plus tard, sur le point d'oublier,
Vous ouvrirez par aventure
Un livre ou quelque vieux papier
Qui portera ma signature.*

*Je le saurai certainement
Là-bas, dans la lumière immense,
Car, au-delà du firmament
Rien n'est perdu, tout recommence.*

Robert Lescar